

Moi

Présentation du Style

Cet ebook a été publié sur plouf !!!!

bdm Notes

Date : le 20 octobre vers 18h30

Nouvelle tentative le 29/10 à 20 h 30

C'est incroyable le temps qu'il faut pour convertir au format epb et en plus la conversion échoue. Bdm !!!

J'ai changé la couleur de l'exposant. Oté le rouge, mis en noir pour voir.

Le 3 novembre 2020, 17 h : supprimé deux notes de fin orphelines. Il n'y a désormais plus aucune note de fin.

Du pouvoir, comme le dit son auteur, est un livre de colère. Il est né de sa colère de voir que l'État faisait le mal des toutes les forces qu'il avait accumulées. C'est cette colère qui a fait, pour ainsi dire, sortir Bertrand de Jouvenel hors de Bertrand de Jouvenel et lui a fait écrire un livre qu'il n'aurait jamais écrit s'il n'avait pas eu sous les yeux le spectacle de la seconde guerre mondiale.

L'objet de ce livre est de montrer la croissance inexorable de l'emprise de l'État sur les individus. Cette croissance peut se mesurer de manière quantitative par les effectifs de l'État. Les premiers rois n'avaient pour tout appareil d'État quelques compagnons. L'État moderne dispose d'une machine de plusieurs millions, si ce n'est plusieurs dizaines de millions, de fonctionnaires.

Cependant la croissance pouvoir d'État se manifeste encore d'une autre manière : par la croissance de sa sacralisation. Plus l'État apparaît comme une autorité de nature divine, plus ses droits sur ses sujets, qu'il nomme citoyens grandissent au point que l'individu devient une propriété de l'État.

Derrière le sujet du livre de Bertrand de Jouvenel, la croissance du pouvoir de l'État, se cache une autre question, que l'auteur pose en filigrane, celle des rapports que l'État moderne entretient avec l'État qui a existé en Allemagne de 1933 à 1945. Est-il sa négation ou son évolution ?

Bertrand de Jouvenel pose cette question pertinente : « Qu'on suppose Hitler succédant immédiatement à Marie-Thérèse, croit-on qu'il aurait pu forger tant d'outils modernes de tyrannie ? Ne fallait-il pas qu'il les trouva préparés ? » Du pouvoir, page 37

Marie-Thérèse, c'est l'impératrice qui a régné sur l'empire Austro-hongrois de 1740 à 1780. Ce que Bertrand de Jouvenel veut nous dire ici, c'est qu'il aurait été impossible à qui que ce soit de faire sortir le régime nazi de l'État d'ancien régime, parce que la machine d'État, trop faible, trop peu étendue ne l'aurait pas permis et parce que l'État n'avait pas sur ses sujets les droits étendus dont il dispose aujourd'hui.

Napoléon Bonaparte s'est emparé du pouvoir par le coup d'État du 18 brumaire an VIII. Il a détruit, il a brisé la machine d'État antérieure. Au contraire, Hitler est parvenu au pouvoir de

manière constitutionnelle, par les élections. De plus, une fois parvenu au pouvoir dans la légalité, il n'a pas eu besoin de briser, de détruire la machine d'État parce qu'elle disposait déjà de toute la puissance sur les sujets dont il avait besoin. Il a suffi à Hitler de réformer l'État dans un sens autoritaire par une évolution graduelle des institutions de la république de Weimar. Dans ces conditions il est permis de se demander si l'État national-socialiste ne pourrait pas être qualifié d'ultra démocratie, c'est-à-dire se demander si l'État national-socialiste ne pourrait pas être considéré comme une évolution de la démocratie et non comme sa négation comme on le postule ordinairement.

INTRODUCTION

Cet ouvrage est un livre de guerre à tous égards. Il a été conçu en France occupée, la rédaction en a commencé à l'abri du monastère de La Pierre-Qui Vire, le cahier la contenant formait notre seul bagage lorsque nous avons passé à pied la frontière suisse en septembre 1943. La généreuse hospitalité helvétique nous a permis la poursuite du travail, publié à Genève en mars 1945 par les soins de Constant Bourquin.

Mais c'est un livre de guerre en un sens tout autrement substantiel : comme surgi d'une méditation sur la marche historique à la guerre totale. J'avais esquissé ce thème dans un premier écrit, « De la concurrence politique », emporté de France par Robert de Traz qui l'avait fait paraître en janvier 1943 dans sa Revue suisse contemporaine. L'ouvrage s'est développé autour de ce bref énoncé (conservé comme chapitre VIII du livre). C'est là que le lecteur trouvera le principe de la colère qui anime l'ouvrage, en a fait le succès et en explique certains excès.

Cette colère était à la mesure de ma déception. Sitôt les yeux ouverts sur la Société, j'avais reconnu pour évident que la mutation en cours appelait dans l'ordre intellectuel une prise de conscience et des cal- culs d'avenir, et dans l'ordre pratique une action soutenue, ici correctrice, là incitatrice, en général orientatrice. Il fallait donc un Pouvoir actif et quel renforcement de ce vœu lorsque se déploya le scandale du chômage par inactivité des gouvernements !

Mais voici que le Pouvoir avait pris un visage terrible et faisait le mal avec toutes les forces à lui remises pour le bien ! Comment n'aurais-je pas eu l'esprit remué par un tel spectacle ?

Il m'a paru que le principe de la catastrophe se trouvait dans une confiance sociale qui, d'une part, avait progressivement nourri la constitution d'un riche arsenal de moyens matériels et moraux et, d'autre part, en laissait libre l'entrée et combien trop libre l'emploi ! C'est là ce qui a porté mon attention dans ce livre sur tous ceux qui avaient marqué le souci de lier le Pouvoir, quoique ce ne fût pas toujours par sagesse sociale mais souvent par intérêt.

Mais enfin le problème se posait bien après une si funeste expérience : Or on ne l'a guère discuté : incomparablement moins qu'après l'aventure napoléonienne.

Est-ce parce qu'un malheur si extraordinaire semblait de ce fait devoir rester unique ? Acceptons cette assurance. Réjouissons-nous d'ailleurs des très grands progrès qui ont été faits depuis la guerre dans les services sociaux. Mais ne négligeons pas pour autant l'inquiétant contraste entre le formidable accroissement qui se produit dans les moyens du Pouvoir et le relâchement dans le contrôle de leur emploi et ceci jusque chez la principale puissance démocratique.

Concentration des pouvoirs, monarchisation du commandement, secret des grandes décisions, cela ne donne-t-il pas à penser ? L'intégration ne se produit pas moins dans le domaine économique. C'est l'époque des hautes tours plutôt que du forum.

C'est pourquoi ce livre, dont je sais les graves défauts, reste peut-être opportun. Combien je voudrais qu'il ne le fût point !

Constant Bourquin étant mort depuis la rédaction de cet avant-propos, je veux dire ce que je lui dois.

Il est venu me demander à Saint-Saphorin le manuscrit, qui avait auparavant essuyé les refus plusieurs éditeurs établis; il nous a donné des moyens d'existence dont nous étions dépourvus à l'extrême, il prépara la publication avec amour, et eut la délicate pensée de faire imprimer un exemplaire pour Monsieur et Madame Daniel Thiroux qui était le nom figurant sur nos cartes d'identité forgées en France, et que nous devions continuer à porter en Suisse.

Ce fut pour moi bien plus qu'un éditeur : un ami des mauvais jours.

PRESENTATION DU MINOTAURE

Nous avons vécu la guerre la plus atroce et la plus dévastatrice que l'Occident ait encore connue. La plus dévastatrice à cause de l'immensité des moyens mis en œuvre. Non seulement des armées de dix, quinze, de vingt millions d'hommes ont été levées, mais derrière elles, la population entière a été requise pour leur fournir les plus efficaces outils de mort. Tout ce qu'un pays recèle d'êtres vivants a servi à la guerre, et les travaux qui entretiennent la vie n'ont plus été regardés et tolérés que comme le support indispensable du gigantesque instrument militaire que le peuple tout entier est devenu¹.

Puisque tout, et l'ouvrier, et le moissonneur, et la femme, concourt à la lutte, tout, l'usine, la récolte, la maison, est devenu cible, l'adversaire a traité en ennemi tout ce qui est chair et terre, a poursuivi au moyen de l'aviation un total anéantissement.

Ni une participation tellement générale, ni une destruction tellement barbare, n'auraient été possibles sans la transformation des hommes par des passions violentes et unanimes qui ont permis la perversion intégrale de leurs activités naturelles. L'excitation et le maintien de ces passions a été l'œuvre d'une machine de guerre conditionnant l'emploi de toutes les autres, la Propagande. Elle a soutenu l'atrocité des faits par l'atrocité des sentiments.

Le plus surprenant dans le spectacle que nous nous offrons à nous-mêmes, c'est qu'il nous étonne si peu.

L'EXPLICATION IMMÉDIATE

Qu'en Angleterre et aux États-Unis, où l'obligation militaire n'existait point, où les droits individuels étaient consacrés, le peuple entier soit devenu un simple potentiel humain distribué et appliqué par le Pouvoir de façon à produire le maximum d'effort guerrier utile², c'est vite expliqué. Comment tenir tête à l'entreprise hégémonique de l'Allemagne en ne faisant appel qu'à une partie des forces nationales, alors qu'elle utilisait toutes les siennes ? La France, qui l'avait tenté³, instruisait par son sort la Grande Bretagne et les États-Unis. Celle-là en est arrivée à la conscription des femmes.

Et quand l'adversaire, pour mieux manier les corps, mobilise les pensées et les sentiments, il faut l'imiter sous peine de subir un désavantage. Ainsi le mimétisme du duel approche du totalitarisme les nations qui le combattent.

La militarisation complète des sociétés est donc l'œuvre, directe en Allemagne, indirecte dans les autres pays, d'Adolf Hitler. Et s'il a réalisé chez lui cette militarisation, c'est qu'il ne fallait pas moins, pour servir sa volonté de puissance, que la totalité des ressources nationales.

Cette explication n'est point contestable. Mais elle ne va pas assez loin. L'Europe, avant Hitler, a vu d'autres ambitieux. D'où vient qu'un Napoléon, un Frédéric II, un Charles XII n'aient point réalisé l'utilisation intégrale de leurs peuples pour la guerre ? C'est seulement qu'ils ne le pouvaient pas. Il y a eu d'autres cas où, contre un agresseur redouté, on aurait voulu puiser largement dans le réservoir des forces nationales : il suffira de citer les Empereurs du XVI^e siècle qui, malgré la dévastation de leurs territoires par le Turc, n'ont jamais pu, dans un pays immense, lever des armées qui ne fussent médiocres.

Ce n'est donc pas la volonté de l'ambitieux, ni le besoin de l'attaqué qui, à eux seuls, expliquent l'immensité des moyens aujourd'hui mis en œuvre.

Mais ce sont les leviers matériels et moraux dont disposent les gouvernements modernes. C'est leur pouvoir qui a permis cette mobilisation totale, soit pour l'attaque, soit pour la défense.